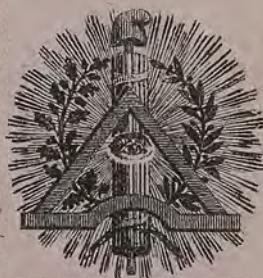


THÉATRE

RÉVOLUTIONNAIRE.



LIBERTÉ, ÉGALITÉ,
FRATERNITÉ

OU



БИБЛІОТЕКА
ІМІДЖІВІДІВІ



БІБЛІОТЕКА
ІМІДЖІВІДІВІ

LE MAIRE,
OU LE
POUVOIR DE LA LOI,
COMÉDIE PATRIOTIQUE,
EN UN ACTE ET EN PROSÉ

Par le Citoyen LAUS de Boissy:

*Représentée pour la première fois, à Paris, sur
le Théâtre de la Nation, le Vendredi 22
Février 1793.*

Prix, vingt-quatre sols.

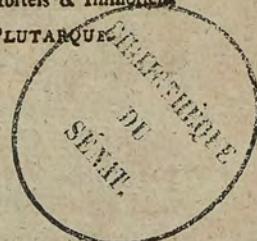
La Loi est la Reine de tous Mortels & Immortels.

PLI

A PARIS.

De l'Imprimerie de CAILLEAU, Libraire,
rue Gallande, N^o. 64.

L'an second de la République Française.



PERSONNAGES.

DE LA SOUCHE, ci-devant Marquis, Chevalier de Saint-Louis, possédant un Fief dans le Village de...

THÉODORE, fils de M. de la Souche.

GAUTIER, Maire du Village.

LUCIE, fille de Gautier.

LUCAS, vieux Tabellion du Village.

UN VILLAGEOIS.

UN AUTRE VILLAGEOIS.

Troupe de Villageois de tout sexe & de tout âge.

L'ÉDITION du Maire, ou le Pouvoir de la Loi, appartient au Citoyen CAILLAU, Libraire, à Paris; mais je me suis réservé le droit d'en permettre la Représentation par-tout où bon me semblera. A Paris, ce 20 Mars 1793.

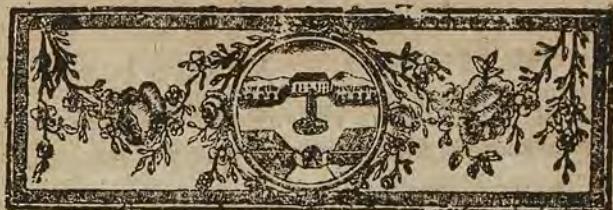
LAUS DE BOISSY.

N. B. Cette Pièce était dans l'origine terminée par un Intermède, en couplets, intitulé : *l'Arbre de la Liberté*. Différentes circonstances ayant empêché qu'il ne fut exécuté sur le Théâtre de la Nation, on n'a point jugé à propos de l'imprimer ici. Les Directeurs de Province, qui voudront en ajouter la Représentation à celle de ce petit Drame, pourront s'adresser directement à l'Auteur.

CETTE Pièce , comme l'a dit *le Journal de Paris* , respire un patriotisme ardent & épure. J'avais cru sa représentation nécessaire dans les circonstances difficiles & orageuses où nous nous trouvons ; mais certains Anarchistes , si l'on peut se servir de ce mot , n'ont pas été apparemment de mon avis , & ont cherché à empêcher son succès. On pardonnerait sans peine ces menées honteuses , si elles n'étaient pas en même temps coupables ; il est , dans ce moment surtout , des inimitiés dont on doit au contraire se glorifier. En effet , il existe une satisfaction intérieure que ces ennemis du bien public ne pourront point m'enlever , celle d'avoir voulu être utile à ma patrie ? Ah ! Que je l'ai bien goûté ce contentement de moi-même , lorsque , le lendemain de la représentation de ma Pièce , j'ai reçu , sous le voile de l'anonyme , les Vers que l'on valire ! Ce n'est point par amour-propre que je les livre à l'impression , & j'espère qu'on me rendra aisément justice à cet égard ; mais j'ai cru devoir , par reconnaissance , rendre pu-

blics des Vers que la modestie de leur Auteur
avait peut-être condamnés à l'obscurité ; c'est
la réponse la plus flatteuse que j'ai pu y faire ,
& cette réponse , je l'ai trouvée dans mon
cœur.

Peintre heureux d'un vertueux Maire ,
Organe de l'amour des Loix ,
Pour tout le bien que ton Drame peut faire ,
Ah ! que d'éloges je te dois !
On n'y voit point l'Auteur aristocrate ,
Affectant le ton démocrate ,
Peindre des sentiments qu'il ne partage pas ,
Et poursuivre tout haut ceux qu'il aime tout bas ,
D'un honnête Ecrivain voilà le vrai langage !
Voilà comment on peut faire germer le bien !
Oui , l'Auteur d'un pareil Ouvrage
Ne peut qu'être un bon Citoyen ,



LE MAIRE,
OU LE
POUVOIR DE LA LOI;
COMÉDIE PATRIOTIQUE.

(*Le Théâtre représente sur les côtés plusieurs maisons de Village. Dans le fond on apperçoit un Château.*)

SCÈNE PREMIÈRE.

M. DE LA SOUCHE, seul.

ENVAIN les mois qui s'écoulent consolident de jour en jour notre Révolution ; je ne puis encore me faire à l'idée de l'anéantissement de la Noblesse. Quoi ! un payfan, qui tenait toute sa fortune de mon père, un payfan, le dernier de mes vassaux, marche aujourd'hui mon égal ! Que dis-je, mon égal ? Le Marquis de la Souche est éclipsé dans sa Terre par un Monsieur Gautier, par un Maire ! Non : je ne puis supporter

plus long-tems une pareille humiliation. Qu'en me vengeant enfin de cet homme, je soulage du moins mon cœur!... Des circonstances aussi favorables qu'inattendues m'offrent en ce moment les moyens de lui ravir toute sa fortune. J'ai le droit pour moi; il suffit: je ne veux rien voir davantage. Gémis, Gautier, sur le fort qui t'attend; gémis: mon fils va m'apporter l'instrument de ta perte; aujourd'hui même... Mais le voici qui s'avance avec le Tabellion; il vient de ce côté; évitons de lui parler avant le retour de Théodore. (Il sort.)

101 SCÈNE II.

GAUTIER. LUCAS. (Ils entrent en causant ensemble.)

L U C A S.

Oui, Monsieur Gautier, oui, notre respectable Maire, si ce qu'avance M. de la Souche se vérifie, il faut que vous disiez adieu à votre maison, à vos prés, à vos vignes, à ces vingt-cinq arpens de terre, enfin, que votre beau père vous a laissés à sa mort, & qui forment, nous le savons, toute votre fortune. Ce ci-devant Marquis est en droit de vous dépouiller de tout cela, & il le fera comme il le dit.

G A U T I E R.

Mais, Monsieur le Tabellion, quel droit M. de la Souche peut-il avoir sur ce que je possède? Le fils peut-il détruire les volontés du père?

L U C A S.

Non, il avoué bien que son père, obsédé par le père de votre défunte, lui avait réellement donné toutes ces possessions.

G A U T I E R.

C'était la récompense de quarante ans de la gestion de ses affaires.

COMÉDIE PATRIOTIQUE. 7

L U C A S.

Mais l'acte de donation n'ayant pas été insinué au desir de l'Ordonnance de 1731, il a droit de retenir dans des Terres qui n'étaient que l'objet d'une pure libéralité.

G A U T I E R.

Quelle preuve peut-il en donner, puisque tous ses titres, ainsi que les nôtres, ont péri dans l'incendie qui consuma, il y a huit ans, votre étude ainsi qu'une partie de ce village?

L U C A S.

Il prétend qu'il a retrouvé l'acte originale de cette donation, & que cette formalité indispensable y manque. Ah, Monsieur ! Comment votre beau père a-t-il pu se rendre coupable d'une pareille négligence ?

G A U T I E R.

Si le fait est tel que l'affirme M. de la Souche, nous ne pouvons nous en prendre qu'au déplorable évènement dont je viens de vous parler, & qui arriva un mois après cette donation. Dans ce désastre affreux, tous nos dépôts publics ayant été la proie des flammes, le père de ma femme aura négligé, depuis, une formalité qu'avec un si bon maître, surtout, il aura cru inutile.

L U C A S.

C'est un grand malheur !

G A U T I E R.

Mais j'ai au moins la possession en ma faveur.

L U C A S.

Bon ! vous n'avez que neuf ans de possession à opposer, & il en faut dix; c'est le terme requis en ce cas-là par la coutume, pour le bénéfice de la prescription. Cependant il se pourrait qu'en plaidant...

G A U T I E R, noblement.

Non, Monsieur, & voilà pourquoi je vous ai fait

prier de passer chez moi. Il faut que, dans cette occasion, vous me rendiez un service.

L U C A S.

Je suis tout prêt à obliger un homme aussi respectable que vous, & que tout le village a en vénération.

G A U T I E R.

Je voudrais, mon cher Lucas, que vous allâssiez trouver de ma part M. de la Souche, &, dans le cas où ses prétentions seraient fondées, assurez-le bien, tant en mon nom qu'en celui de ma fille, que jamais nous ne soutiendrons un procès pareil contre le fils de notre bienfaiteur, & que nous lui abandonnons dès-à-présent toutes les Terres qu'il réclame.

L U C A S.

Cela le touchera, je n'en doute point ; quoique, cependant, je l'avoue entre nous, je n'ai pas encore vu d'homme aussi furieux que celui-là. Je le connais depuis son enfance, car j'ai été élevé dans la maison de son père ; il a naturellement un bon cœur : mais, sitôt qu'on lui parle de vous, ce sont des éclats, des emportemens... Bref, il ne se promet rien moins que de vous réduire à la misère.

G A U T I E R.

La forme est pour lui, je le vois : mais il faut qu'une passion bien violente le domine en ce moment, pour que, malgré l'honnêteté de son cœur, il puisse s'abaisser à un procédé aussi peu délicat. Si cela est ainsi que je l'imagine, je l'excuse & le plains. Mais enfin, qu'ai-je donc fait à ce Noble, pour le porter à cette extrémité ?

L U C A S.

C'est ce qu'il cache avec le plus grand soin.

G A U T I E R.

Ah, ma fille, ma fille ! Qu'allez-vous devenir ?

L U C A S.

Tout n'est pas désespéré, Monsieur. L'amour que

COMÉDIE PATRIOTIQUE. 9

son cher Théodore a pour votre aimable Lucie , & dont ce jeune homme m'a fait confidence , arrangera tout cela mieux que moi , & si vous vouliez avoir quelque prévenance pour le père...

GAUTIER, noblement.

Allez , Lucas ; rendez-moi le service que je vous ai demandé.

LUCAS , *en s'en allant.*

Soit fait ainsi qu'il est requis.

SCÈNE III.

GAUTIER , *le regardant sortir.*

QUE vient-il de me dire ? Théodore aime ma fille... Ah , peut-être il en est aimé ! Je ne puis me le dissimuler davantage , & il n'est plus temps , hélas ! d'y apporter aucun remède ! Mais pourquoi m'opposerais-je à leur tendresse mutuelle ? L'union de ces enfans ferait leur bonheur & terminerait mes inquiétudes. Que dis-je ? Leur union ! M. de la Souche y consentirait-il ? Ces préjugés de la Noblesse dominent encore avec trop de force dans l'ame de ces ci-devant Marquis , & je le leur pardonne volontiers. C'est à la raison . c'est au temps , à détruire ces idées chimériques , à en effacer l'empreinte , & ma fille doit perdre , en ce moment , l'espérance de s'unir au fils de celui qui s'est vu autrefois Gentilhomme. Mais la voici qui porte ses pas de ce côté.



SCÈNE IV.

GAUTIER. LUCIE. (*Elle entre sur la Scène d'un air pensif & affligé; elle jeûne de temps en temps les yeux dans le fond du Théâtre.*)

GAUTIER, *la regardant.*

QUE la tristesse de cet enfant m'inquiète !

LUCIE.

Hélas !

GAUTIER, *la serrant dans ses bras.*
Ma fille ! ma Lucie !

LUCIE, *lui faisant les mains.*
Ah ! mon père !

GAUTIER.

Eh quoi ! Tu ne pourras donc jamais retrouver ta gaieté ?

LUCIE, *affectueusement.*
Mon père, j'implore votre tendresse.

GAUTIER.
Tu scéais que je n'existe que pour toi.

LUCIE.
Si votre Lucie vous est chère...

GAUTIER.
Ce donte est injuste ! Parle ; ton père est ton ami.

LUCIE.
Eh bien ! Vous allez lire dans mon cœur : tant de bonté m'encourage.

GAUTIER.
Pourrais-tu avoir quelque chose de caché pour moi ?

LUCIE.
J'aime, mon père, & j'ai tort sans doute d'avoir aimé sans votre aveu : (*mettant la main sur son cœur.*) mais il est là celui que j'aime... Il est là ; il n'en sortira

COMÉDIE PATRIOTIQUE. 11

jamais. Cependant la différence des rangs, les préjugés peut-être... Ah, mon père, combien l'amour sans espoir est à plaindre!

GAUTIER.

J'entends : c'est le jeune Théodore. (*Lucie lui baise la main pour toute réponse.*) Théodore ! Ma fille, qu'as-tu fait ?

LUCIE.

Hélas ! Je sens que je vais perdre votre tendresse ; j'en mourrai, mon père.

GAUTIER.

Rassure-toi, ma fille, & ne crains point mes reproches ; ils viendraient trop tard. N'espère pas pourtant d'unir ton sort à celui de Théodore. Ce n'est pas, si ces gens-là étaient raisonnables, la disproportion de la naissance qui devrait s'y opposer. L'éducation soignée que l'aisance de ma fortune m'a permis de te donner, t'a rendue digne d'être la compagne de Théodore : je l'avoue avec une espèce d'orgueil. Cependant, malgré tout cela, son père ne consentira jamais à un mariage qu'il regardera toujours comme inégal.

LUCIE.

Vous le pensez, mon père.

GAUTIER.

D'ailleurs, ce Noble a conçu contre moi une haine implacable. Le procès qu'il va nous intenter, les menaces qu'il fait de nous ruiner, la joie immorée avec laquelle il s'empare d'avance de nos héritages... Tout doit servir de frein à la passion qui t'égare.

LUCIE.

N'y aurait-il donc aucun moyen de conciliation ? En cédant quelque chose, ne pourrait-on pas...

GAUTIER.

Je n'ai que ton bonheur en vue ; tu n'en doutes

LE MAIRE,

point : mais ce n'est pas ici le cas d'un accommodement ; la probité n'en peut connaître dans une affaire pareille. Je viens en conséquence de charger Lucas de déclarer formellement à M. de la Souche mes intentions à cet égard.

LUCIE, vivement.

Ah ! Tant que je conserverai les bontés du meilleur des pères, je ne désirerai rien, je ne regretterai rien.

GAUTIER.

Je n'avais pas besoin d'une telle assurance : je connaissais déjà le cœur de ma fille. Je te quitte un instant. Je vais dans nos près voir si les journaliers travaillent. Toi, rentre à la maison. Je ne tarderai pas à t'y rejoindre.

LUCIE, avec tendresse.

Vous ne viendrez jamais assez-tôt au gré de mes désirs.

GAUTIER.

Embrasse-moi, Lucie, & n'oublie pas que l'amour n'est que l'attrait du moment, une illusion passagère ; mais que la tendresse paternelle est un sentiment durable & consolateur pour le cœur qui l'éprouve & pour celui qui en est l'objet.

SCÈNE V.

LUCIE, regardant sortir son père.

Mon père m'aime, & je l'afflige ! Sa peine redouble encore la mienne. (Revenant sur le bord de la Scène.) Il approuve cependant, au fond de son cœur, mes sentiments pour l'aimable Théodore. Non, ce ne sera jamais lui qui nous arrachera l'un à l'autre !... Mais s'il l'ordonnait. Si sa tranquillité, son bonheur, dépendaient de mon obéissance, je crois, oui, je

COMÈDIE PATRIOTIQUE. 13

crois que je me résoudrais à un si douloureux sacrifice.
(*Voyant venir Théodore.*) Ciel ! Qu'ai-je dit ? Voici
Théodore !

SCÈNE VI.

THÉODORE. LUCIE.

THÉODORE.

LUCIE ! Quel bonheur de vous rencontrer !

LUCIE.

Méchant ! Deux jours de plus à Paris ! Je les ai
comptés.

THÉODORE.

Pardonnez, mon amie. (*à part.*) Que lui dirai-
je ?... Père cruel !

LUCIE.

J'ai passé hier, toute la journée, à celle de mes
fenêtres qui donne sur la campagne : je m'imaginais
qu'à force d'y regarder, je vous ferais arriver plus vite.

THÉODORE.

Lucie ! ma chère Lucie ! doutez-vous du vif désir
que j'avais de vous revoir ? Des délais indispensables
m'ont retenu plus longtemps que je ne le croyais. Com-
ment se porte M. Gautier ? Je l'avais laissé indisposé.

LUCIE.

Il se porte fort bien. Il n'y a que les menaces de
votre père qui le tourmentent. On dit qu'il veut nous
ruiner, & que des titres...

THÉODORE.

Lucie, nous sommes perdus.

LUCIE.

Comment ! Ce n'est donc pas un faux bruit ?

THÉODORE.

Je n'ai point de secret pour Lucie. Apprenez le

mystère de mon voyage. Mon père avait reçu une lettre du Procureur de l'Abbaye dont ce Village relevait avant la Révolution. Cet homme furieux contre le Décret qui avait supprimé son ordre, voulait se venger de notre Municipalité dans la personne de son Chef. Il manda en conséquence à mon père qu'il venait de retrouver dans les chartres de la maison, parmi les papiers qu'on y avait déposés, lorsque le feu dé sola ce Village, un Titre qui lui assurait la propriété des vingt-cinq arpens que possède aujourd'hui M. Gautier. Mon père, ne pouvant aller à Paris retirer ce funeste écrit, m'y a envoyé...

LUCIE, l'interrompant.

Eh bien!

THÉODORE.

Eh bien! Mon père peut aujourd'hui vous ruiner.

LUCIE, avec tristesse.

Oui, vous l'avez bien dit: nous sommes perdus.

THÉODORE, tirant un papier de sa poche.

Le voici cet acte qui fait en ce moment mon malheur & le vôtre.

LUCIE, avec une sensibilité contrainte.

Séparons-nous. Allez retrouver votre père...

THÉODORE, hors de lui.

Un père qui vous persécute, qui vous ruine! Que dis-je? Il vous ruine! Non: il n'aura pas ce barbare plaisir.

LUCIE, avec inquiétude.

Quel désespoir vous égare!

THÉODORE.

Avant qu'on eut connaissance de ce titre malheureux, M. Gautier jouissait paisiblement de sa fortune. Mon père prétend aujourd'hui injustement la lui contester, ou plutôt la lui ravir: sans cet Acte, il ne peut rien, absolument rien. Je veux d'un seul coup prévenir ce procès. (Il veut déchirer le Titre.)

COMÉDIE PATRIOTIQUE. 15

LUCIE, *le retenant.*

Que prétendez-vous faire ?

THÉODORE.

Mon devoir.

LUCIE.

Vous trompez la confiance d'un père, vous le
trahissez.

THÉODORE.

Je le fers bien plutôt.

LUCIE.

Je vois votre projet : vous ne l'accomplirez pas.

THÉODORE.

Ne cherchez pas à ébranler ma résolution.

LUCIE.

Je ne veux rien tenir de ce moment de faiblesse. Je
méprise une fortune que l'honneur nous reprocherait.

THÉODORE.

Mais ce Titre est à votre famille !

LUCIE.

Il vous a été confié pour le remettre à votre père :
il suffit, il lui appartient, & nul autre que lui n'a le
droit d'en disposer. Vous ne m'écoutez pas ? (*avec
dignité.*) M'aimez-vous, Théodore ?

THÉODORE.

Eh, c'est Lucie qui me fait une pareille demande !

LUCIE.

Eh bien, si vous m'aimez...

THÉODORE, *vivement.*

Que faut-il faire ?

LUCIE.

M'obéir: oui, dussions-nous être ruinés entièrement
mon père & moi, dussions-nous... (Je ne puis ache-
ver...) être forcés à ne plus nous revoir!...

THÉODORE.

Cruelle, quels mots sortent de votre bouche !

LE MAIRE,
LUCIE.

Je veux qu'à l'instant vous remettiez à votre père ce Titre qui doit être un objet sacré pour vous : donnez m'en votre parole... Vous hésitez !

THÉODORE.

Eh bien, recevez-la donc... & avec elle l'arrêt de ma mort. Oui, Lucie, je n'y survivrai pas : mais je vous aurai fait voir jusqu'où va ma tendresse pour vous.

LUCIE, avec force.

Songez, Théodore, à ce que vous m'avez promis.
(à part.) Retirons-nous : je ne pourrais plus longtemps supporter sa douleur. (Théodore remet dans sa poche l'Acte d'un air distrait & navré de douleur.)

SCÈNE VII.

THÉODORE, seul.

ELLE fuit l'insensible ! Elle m'abandonne !... Non, elle ne m'aime pas... Elle ne m'a jamais aimé... Que dis-tu ? Vois, dans ce sacrifice qui ne lui coûte pas moins qu'à toi, la preuve de l'amour le plus délicat, le plus honnête. Si elle ne t'aimait point, voudrait-elle, aux dépens de son bonheur, te conserver à la vertu ? Soyons aussi généreux qu'elle ; sachons la perdre pour la mériter... Mais puis-je m'y résoudre ?... Puis-je ?...

SCÈNE VIII.

M. DE LA SOUCHE. THÉODORE.

M. DE LA SOUCHE.

BON ! Te voilà, Théodore ?

THÉODORE, allant pour l'embrasser.

Permettez...

M. DE LA SOUCHE.

COMÉDIE PATRIOTIQUE. 17

M. DE LA SOUCHE, *l'arrêtant par la main.*

Un moment : ton voyage répond-il à mes espérances ? Mes intentions...

THÉODORE.

Seront remplies, si vous y persistez.

M. DE LA SOUCHE.

Embrasse-moi, mon fils. Enfin, Monsieur Gautier, je vous tiens donc !

THÉODORE.

Quoi ! M. Gautier est toujours l'objet de votre persécution ? Un homme aussi estimable !

M. DE LA SOUCHE.

Estimable ! estimable ! Ils n'ont tous que ce mot-là. Que mes oreilles sont fatiguées de l'ennuyeuse répétition de son éloge ! Et toi, est-ce que tu l'estimerais aussi ? Est-ce que tu n'entrerrais pas dans mon ressentiement ? Quoi donc ! Un Maire trouverait un admirateur dans mon fils, dans mon sang ! M. Gautier, un paysan qui, à cause de son écharpe aux trois couleurs, se croit quelque chose, & à la hardiesse, dans toutes les cérémonies, de prendre le pas sur moi, sur le plus ancien Gentilhomme de cette Province ?

THÉODORE.

Ah ! mon père ! La noblesse dont nous jouissons était un pur don du hasard : mais la place qu'occupe M. Gautier, il la doit à la considération, au respect, à l'amour de ses concitoyens ; il la doit à ses vertus.

M. DE LA SOUCHE, *avec hauteur.*

Je m'apperçois, Monsieur, que, depuis quelque tems, vous avez, sur cette ridicule Révolution, une façon de penser très-différente de la mienne.

THÉODORE.

Oui, mon père, il est tems de vous l'avouer. Cette Révolution que vous appellez *ridicule*, j'ote, moi, la nommer une *Révolution respectable & sacrée*.

B

M. DE LA SOUCHE.

Comment ! Une Révolution qui supprime la Noblesse, cette belle institution, source du bonheur public, ce moyen si sûr de porter les hommes aux plus belles actions.

THÉODORE.

Mon père, me permettez-vous de répondre ?

M. DE LA SOUCHE.

Je vous le permets.

THÉODORE.

Eh bien, mon père, je ne vois pas en quoi cette institution si belle, selon vous, peut être la source du bonheur public. L'épée du Noble est bien moins respectable à mes yeux que le soc du Laboureur. M. Gautier est plus utile à l'Etat que l'Ordre entier de la Noblesse.

M. DE LA SOUCHE.

L'exagération nuit à la vérité. Je conviens qu'un Laboureur peut être utile, qu'on pouvait même avoir pour lui de l'estime, des égards : mais ne pouvait-on l'honorer qu'en supprimant la Noblesse ? De quel droit vos nouveaux Législateurs se font-ils avisés de détruire une forme de Gouvernement qui dure depuis plus de cinq cent ans ?

THÉODORE.

Le tems ne peut consacrer une injustice. Les droits de la nature sont imprescriptibles.

M. DE LA SOUCHE.

Ce n'est pas avec des phrases philosophiques que l'on peut excuser une pareille innovation.

THÉODORE.

Que dites-vous, mon père ? Les changemens dans un Etat sont toujours légitimes, quand c'est un peuple en corps qui les opère & les confacre. Une Nation a toujours le droit de se régénérer, de se récréer.

COMÉDIE PATRIOTIQUE. 19

M. DE LA SOUCHE.

Ainsi donc, Monsieur Gautier va être désormais mon égal ?

THÉODORE.

Comme homme, il l'était déjà ; comme Maire, pardon, mon père, il est à présent au-dessus de vous.

M. DE LA SOUCHE.

Au-dessus du Marquis de la Souche ? Tais-toi. (*à part.*) Ces malheureux Journaux patriotiques lui ont troublé la cervelle. (*haut.*) Voyons cet Acte.

THÉODORE.

Le voici.

M. DE LA SOUCHE, *l'examinant.*

On ne m'a point trompé ; & toute la fortune de Gautier m'appartient, rien n'est plus clair. Parbleu, Monsieur le Maire, parbleu, Monsieur mon égal, avant huit jours, vous déguerpirez d'ici. Quel plaisir de me venger de toute cette famille, du père, de la fille !

THÉODORE.

Que vous a donc fait l'aimable Lucie ?

M. DE LA SOUCHE.

Ce qu'elle m'a fait ! Mais, toi, quelle ridicule commiseration vient faîsir ton ame ?

THÉODORE, *hors de lui.*

Ah ! mon père, mon père !.. J'embrasse vos genoux.

M. DE LA SOUCHE, *se reculant.*

Que me veux-tu ? Ce trouble, ce désespoir m'inquiète : parle donc.

THÉODORE.

Eh bien ! Scâchez que Lucie...

M. DE LA SOUCHE, *à part.*

Que va-t-il me dire ? (*haut.*) Lucie... Achève, misérable.

THÉODORE.

Sçachez qu'elle est l'objet de ma plus vive tendresse,
que je l'aime, que je l'adore...

M. DE LA SOUCHE, *le relevant.*

Aime-la, adore-la, si tu veux : mais jamais tu ne
l'épouferas. La fille de mon plus grand ennemi, d'un
roturier !

THÉODORE.

La fille d'un homme vertueux, d'un homme enfin !

M. DE LA SOUCHE, *à part.*

Et c'est la fille de Gautier qu'il aime ! Il ne me
fallait plus que cela. Que je suis à plaindre ! (*Haut.*)
Va porter ce papier au Château, & ne réplique pas
davantage.

THÉODORE, *à part, en sortant.*

Je n'y puis plus tenir... Je me meurs... Lucie ! Lucie !
Vous parlez en vain à ma raison : je ne prends
plus conseil que de mon cœur, que de mon désespoir.

SCÈNE IX.

M. DE LA SOUCHE, *seul.*

L'INSENSÉ, avec son bel amour pour Lucie ! Si
je l'eusse écouté, il allait me priver de la moitié de
ma vengeance : mais voyez un peu ? A dix-huit ans,
vouloir me tenir tête ! Et puis, il n'y a qu'à les écou-
ter. La première petite paysanne, un peu coiffée,
leur tourne la cervelle, & cela, en vertu des *Droits
de l'homme* ! Non, parbleu ! Je ne consentirai pas à
une pareille mésalliance. J'exige au contraire, je
prétends qu'un mariage plus décent, plus noble...
Mais que me veut ce fou de Tabellion ? Son air doc-
toral & empesé me donne toujours envie de rire,
même avant qu'il ait parlé.

SCÈNE X.

M. DE LA SOUCHE, LUCAS.

M. DE LA SOUCHE.

EH BIEN ! Maître Lucas, que désirez-vous de moi ?

LUCAS.

Vous allez le savoir. Vous connaissez M. le Maire.

M. DE LA SOUCHE, avec fureur.

Si je le connais !

LUCAS.

Je viens causer avec vous sur le procès dont vous le ménacez.

M. DE LA SOUCHE.

Voyons.

LUCAS.

Il s'agit de vous faire une déclaration de sa part.

M. DE LA SOUCHE, vivement.

Et c'est...

LUCAS.

Qu'il n'entend point plaider contre vous, pour peu que le procès que vous voulez lui intenter soit douteux.

M. DE LA SOUCHE.

Il fait fort bien : il faut qu'il reconnaisse mes droits & qu'il implore mes bontés.

LUCAS.

Qu'il implore vos bontés ! L'expression est choisie. Songez-vous, Monsieur, que vous parlez du Maire de ce lieu, & que M. Gautier a droit d'attendre de vous plus de considération ?

M. DE LA SOUCHE.

Quoi ! Vous osez comparer ce paysan à moi !

LUCAS.

Oui, je l'ose. Mais, Monsieur, avec tout le respect

que l'on vous devait jadis, sur quoi fondez-vous la différence que vous supposez entre vous-deux ?

M. DE LA SOUCHE.

Sur quoi ? Eh ! rien n'est plus simple & plus connu. C'est sur une multitude d'illustrations dans l'Epée, dans l'Eglise, dans les différens Ordres de Chevalerie, toutes accumulées, depuis un tems immémorial, dans ma famille ; c'est sur une Noblesse qui remonte aux siècles les plus reculés.

LUCAS.

Eh, Monsieur ! Est-ce la nature qui a établi cette monstrueuse différence entre les hommes ? Non : elle les a créé tous égaux. Votre noblesse, votre illustration, (pour me servir de vos termes,) vos hochets de croix, de rubans, toutes ces distinctions chimériques que vous nous allégez, n'ont été que la suite de la plus barbare oppression & de la plus ridicule vanité.

M. DE LA SOUCHE, *avec impatience.*

Erreur populaire ! Mais laissons cela. Revenons-en à la déclaration que vous êtes chargé de me faire de la part de Gautier. Eh bien ! ce M. le Maire me fait donc dire...

LUCAS.

Ce M. le Maire vous déclare positivement que pour peu que vos prétentions soient fondées, il vous abandonne, dès-à-présent, toutes les Terres que vous reclamez, & que jamais il ne soutiendra un procès pareil contre le fils de son bienfaiteur.

M. DE LA SOUCHE, *avec ironie.*

Il est noble, il est magnanime, ce Maire ! Ah ! la seule crainte de perdre un pareil procès lui fait tenir ce langage !

LUCAS.

Vous l'insultez, Monsieur : vous calomniez sa sen-

COMÈDIE PATRIOTIQUE. 23

sibilité & sa reconnaissance ! ... Mais descendez un instant dans votre cœur... N'y sentez-vous pas une répugnance secrète à persécuter cet honnête homme, & à vous enrichir des dépouilles de sa fille ?

M. DE LA SOUCHE, avec fureur.

Maître Lucas, je vous aime bien sur ce ton-là, en vérité. Que venez-vous me parler de m'enrichir ! Est-ce que j'ai besoin d'augmenter ma fortune aux dépens de qui que ce soit ? N'ai-je pas assez de bien ?

LUCAS.

Quel est donc votre but en tout ceci ?

M. DE LA SOUCHE, embarrassé.

Mon but, Monsieur ? ... Je n'ai pas, je crois, de compte à vous rendre de ma conduite !

LUCAS.

Je le fais : mais cet acte que vous prétendez nous opposer n'est peut-être pas si décisif que vous le croyez bien, & peut-être même n'existe-t-il que dans le désir que vous en avez.

M. DE LA SOUCHE.

Ce peut-être est excellent. L'Acte est très-existant, Monsieur le Garde-note : mon fils vient de l'apporter de Paris, & quoique je ne sois pas si habile Notaire que vous, je le garantis très-décisif.

LUCAS.

En ce cas...

M. DE LA SOUCHE.

Eh bien ? En ce cas ? Qu'avez-vous à répondre ?

LUCAS.

Rien ; si votre conscience ne vous fait pas de son côté le plus léger réproche.

M. DE LA SOUCHE.

Fais-je autre chose que de rentrer dans mon bien ?

LUCAS.

Vous ne devez pas ignorer que votre père avait fait donation de ces Terres.

B 4

M. DE LA SOUCHE.

Après ?... Est ce ma faute à moi, si ce Donataire négligent n'a pas satisfait à la loi ? D'ailleurs, ne suis-je pas obligé, en ma qualité de Tuteur, d'améliorer la fortune de mon fils ?

L U C A S.

Il n'est pas toujours honnête de vouloir tout ce que l'on peut faire.

M. DE LA SOUCHE, *avec empertement.*

Tais-toi ; tes réflexions commencent à m'impatienter... D'ailleurs, ta mission est finie, tu peux te retirer.

L U C A S.

Je vous laisse, Monsieur, & ne veux pas vous irriter davantage ; mais puissent les remords de ce que vous allez faire ne point tourmenter un jour les derniers momens de votre vieillesse ! (*Il sort d'un air grave.*)

SCÈNE XI.

M. DE LA SOUCHE, *seul.*

LES voilà bien ! voilà à quel point d'insolence ils sont montés depuis qu'on les a déclarés nos égaux ! Les remontrances de ce petit Tabellion m'animent encore contre son Maire. Il faut achever, il faut hâter ma vengeance. Ne laissons pas à mon fils le tems de se reposer, & surtout de voir les Gautier. Qu'il parte dès aujourd'hui, & qu'il ne revienne pas qu'il n'ait obtenu un jugement. En vain Gautier prétend-il me faire l'abandon volontaire de tout le bien qu'il possède, j'en veux avoir un titre authentique... Sans cela il croirait peut-être... Mais le voici. (*Il va pour sortir, & il est arrêté par l'arrivée de Gautier.*)

SCÈNE XII.

M. DE LA SOUCHE, GAUTIER.

GAUTIER.

DAIGNEZ rester un moment, Monsieur de la Souche, je vous cherchais.

M. DE LA SOUCHE.

Que me voulez-vous ?

GAUTIER.

Je viens au sujet du procès dont vous me ménacez.

M. DE LA SOUCHE.

Eh bien ?

GAUTIER.

Il est aisé, Monsieur, de le terminer. Représentez-moi ici votre titre, & je vous fais à l'instant la cession de tout ce que je possède.

M. DE LA SOUCHE.

Vous avez prononcé vous-même votre arrêt : mon fils...

GAUTIER.

C'est trop vous tenir en suspens : ma délicatesse commence à murmur  d'un si long retard. (*Il tire les papiers de sa poche.*) Tenez, Monsieur de la Souche, le voilà ce Titre qui fonde votre droit, le voilà... Il est, comme vous voyez, en mon pouvoir.

M. DE LA SOUCHE.

Mon fils m'aurait trahi ! Son fol amour pour Lucie ! Il le lui aura donné ! Fils indigne ! Si jamais tu para s devant moi !...

GAUTIER.

Un peu plus de sang-froid, Monsieur de la Souche. Votre fils, tout entier à un amour que j'ignorais, voulait tantôt anéantir ce papier fatal ; mais ma fille,

profitant du pouvoir qu'elle a sur son cœur, a su calmer cet emportement, & le rappeller à son devoir.

M. DE LA SOUCHE, anéanti.

Qu'a-t-il dit ?

GAUTIER.

Redoutant les effets de votre haine pour le père de celle qu'il aime, il m'a supplié d'accepter ce Titre qui n'aurait jamais dû sortir de notre famille : je l'ai pris, Monsieur de la Souche : mais c'est uniquement dans la crainte que le trop généreux Théodore ne se portât à un parti plus violent.

M. DE LA SOUCHE, avec une fureur concentrée.

Ma vengeance m'échapperait-elle ?

GAUTIER.

Vous me connaissez mal, Monsieur... Reprenez-le cet acte qu'une haine aveugle vous rend si cher, reprenez-le ; je vous le remets. Hâitez-vous de vous en armer contre moi : dépouillez une famille des biens qu'un père lui a transmis en mourant, & qu'il tenait de la générosité du vôtre. Une erreur, un oubli vous font rentrer dans tous vos droits. Arrachez un vieillard à ses foyers : précipitez le moment de sa ruine, & contentez ainsi une haine aussi barbare que criminelle.

(Il lui donne le Titre.)

M. DE LA SOUCHE, hors de lui.

Où suis-je ?.. Je ne me connais plus... Quelle grandeur d'âme ! Quel trait de lumière vient tout-à-coup m'éclairer !

GAUTIER, noblement.

A-présent j'ose vous demander une grâce, & j'ai mérité peut-être de l'obtenir. Elle sera le prix d'une action que d'autres appelleraient généreuse, mais dont la probité m'a fait une loi ; c'est...

M. DE LA SOUCHE, vivement.

Quoi ? Parlez.

COMÉDIE PATRIOTIQUE. 27

GAUTIER.

C'est de pardonner à votre fils ce crime de l'amour :
Sa passion peut lui servir d'excuse. Je lui ai promis de
le réconcilier avec vous ; faites honneur à ma parole.

M. DE LA SOUCHE.

Ah ! Dans la situation où je suis, situation si nou-
velle pour mon cœur, soyez sûr que je lui pardonne.

GAUTIER.

Adieu, Monsieur ; je vais rendre la joie à votre fils :
il va venir recevoir sa grâce à vos pieds.

M. DE LA SOUCHE, *dans la plus grande émotion.*

Arrêtez, Monsieur. (*à part.*) Que ce sacrifice
me paraît difficile encore ! Honneur, humanité, vous
l'emportez ! (*haut.*) Monsieur Gautier, homme que
je hais, vous commencez à me devenir cher. Une
action aussi noble, (car enfin ces Terres vous avaient
été données,) me dessille les yeux. Oui, c'est moi,
c'est le vindicatif La Souche, qui vous supplie aujour-
d'hui de lui accorder votre amitié.

GAUTIER, *lui tendant la main, avec sensibilité.*

Ah ! Monsieur, que ne l'avez-vous demandée plutôt !

M. DE LA SOUCHE, *avec chaleur.*

Votre triomphe est complet, Monsieur le Maire.
Vous m'apprenez enfin quelle est la véritable Noblesse.
Oui, j'abjure devant vous, à l'instant même... (*On entend tout-à-coup un grand bruit.*)

GAUTIER.

Mais quel tumulte s'élève dans le Village ! Permet-
tez, Monsieur, que je vous quitte un moment, &
que j'aille voir...



SCÈNE XIII.

GAUTIER, M. DE LA SOUCHE, TROUPE
DE PAYSANS ET DE PAYSANNES.

(On voit arriver des Villageois & Villageoises en dé-
sordre, portant des brandons & des torches allumées,
des fagots, & armés de divers outils pour démolir.)

GAUTIER.

Qu'allez-vous ainsi, mes enfans ?

PREMIER PAYSAN.

Nous courrons vous venger.

SECOND PAYSAN.

Brûler le Château de M. de la Souche qui veut
vous ruiner.

PREMIER PAYSAN.

Détruire toutes les possessions de cet homme mé-
chant & injuste.

M. DE LA SOUCHE.

Brûler mon Château ! Détruire mes possessions !

TOUS.

Oui, oui.

GAUTIER.

Qu'osez-vous entreprendre, mes amis ? Si M. de la
Souche a des torts envers moi, c'est de la justice &
non de vous que j'en attends la réparation. Combien
cette preuve de votre amitié est affligeante pour moi !
Je la repousse : elle me fait horreur.

PREMIER PAYSAN.

Nous n'écoutons que notre ressentiment contre cet
homme. D'ailleurs, on l'accuse de n'être point patriote.

GAUTIER.

De n'être point patriote ! Toute accusation vague
est aussi injuste que dangereuse. Mais enfin si M. de

COMÉDIE PATRIOTIQUE. 29

la Souche n'était pas assez heureux pour chérir notre glorieuse Révolution, il est au moins assez prudent pour la respecter. Pouvez-vous exiger davantage de lui?

SECOND PAYSAN.

On dit qu'il entretient des correspondances avec nos ennemis.

GAUTIER.

Je n'en crois rien : mais fournissez-en les preuves, & les Magistrats que vous avez nommés vous-mêmes, le jugeront.

M. DE LA SOUCHE.

Oui, prouvez que je suis un mauvais Citoyen, & je dévoue ma tête au supplice.

PREMIER PAYSAN.

Commençons par nous rendre maîtres de lui : nous verrons après ce que nous en ferons.

GAUTIER, *le courrant de son corps,*

Arrêtez ! Songez que chaque citoyen vit sous la garde & la protection de tous ; que si ce citoyen commet un crime, la vengeance n'appartient qu'aux loix, & que c'est profaner la justice elle-même, que de l'exercer par la violence.

SECOND PAYSAN.

Punissons l'ennemi de notre Maire.

PREMIER PAYSAN.

Marchons au Château.

GAUTIER.

Eh bien ! Ne voyez plus en lui mon persécuteur. Apprenez qu'il est en ce moment mon ami, & le serait-il, s'il était un mauvais Citoyen ? (*Il le serre dans ses bras.*)

SECOND PAYSAN.

Nous n'écoutons rien, & nous vous servirons malgré vous. (*A M. de la Souche qu'ils veulent emmener.*) Qu'on nous suive.

GAUTIER, se revêtant de son écharpe.

Arrêtez, vous dis je. Je n'ai employé jusqu'à ce moment que la voie de la persuasion & de la douceur: mais la modération doit avoir un terme, & je connais mes devoirs. — Citoyens: choisi par vous pour faire régner l'ordre & la paix, je vous déclare que je vais, en cas de désobéissance, employer tous les moyens de force que vous m'avez confiés vous-mêmes. Ce devoir est d'autant plus sacré pour moi, que votre bonheur en dépend. Je vous ordonne donc, au nom de la Loi, de vous retirer à l'instant dans vos foyers, & d'éteindre ces torches qu'une insurrection punissable vient d'allumer dans vos mains.

T O U S.

Vive la Loi ! Honneur à la Loi !

PREMIER PAYSAN.

Monsieur le Maire, pardonnez-nous ce moment d'erreur. Si notre attachement à votre personne en a été la cause excusable, nous vous prouverons mieux à l'avenir cet attachement par notre respect pour les Autorités constituées, & notre dévouement à la Loi.

GAUTIER.

Voilà précisément comme je désire que vous m'aimiez.

M. DE LA SOUCHE.

Mes amis, je suis à présent votre véritable Concitoyen, un homme semblable entièrement à vous. Tout ce qui vient de se passer sous mes yeux, a rappelé dans mon cœur l'amour de ma Patrie & de la Liberté qu'elle a si noblement conquise. Plus de vanité, plus de privilège. (Portant la main à sa Croix de Saint-Louis.) Monsieur le Maire, cette distinction que je porte sur ma poitrine ne m'a point été donnée par mes Concitoyens, je n'en veux plus. Je m'en débarrasse entre vos mains; déposez-la, en mon nom,

COMÉDIE PATRIOTIQUE. 31
sur l'autel de la Patrie. (*Il arrache sa Croix & la lui donne.*)

GAUTIER.

Ah ! Monsieur, l'on peut s'écartier de son devoir ;
c'est une faiblesse de l'humanité : mais qu'il est glo-
rieux, qu'il est sublime de reconnaître ainsi son erreur !

SCÈNE XIV & dernière.

LES PRÉCÉDENS, LUCIE, THÉODORE.

THÉODORE, *dans le fond du Théâtre.*

OUI, Lucie, j'ai dû remettre cet Acte à M. Gau-
tier. Que ne puis-je faire encore à vous-deux de plus
grands sacrifices !

LUCIE.

Voici nos parents ensemble.

M. DE LA SOUCHE, *bas à Gautier.*

Voilà nos enfans. (*haut à Théodore.*) Théodore,
approchez sans crainte. (*Théodore s'approche.*) Est-ce
ainsi que vous m'avez trahi ? ..

THÉODORE.

Mon père, jetez les yeux sur Lucie, voilà mon
excuse.

M. DE LA SOUCHE.

Mon fils, j'étais injuste ; je ne désirais que la ruine
de M. Gautier : sa vertu vient d'éclairer mon cœur :
je te pardonne.

THÉODORE.

Ah, Lucie !

M. DE LA SOUCHE, *à Gautier.*

Et vous, homme respectable, vous voyez qu'ils
s'aiment ; daignez combler leurs vœux.

GAUTIER, *les unissant.*

Je n'ai jamais désiré que leur bonheur.

PAYSANS.

Vive M. Gautier! Vive M. de la Souche!

GAUTIER.

Vive la Liberté!

M. DE LA SOUCHE.

Et l'Égalité!

VAUDEVILLE.

AIR: *Du Vaudeville de la Soirée Orageuse.*

LUCIE, à Théodore.

ACCABLÉS de notre douleur,
De nous s'enfuyait l'espérance ;
Des longs tourments de notre cœur,
L'amour enfin nous récompense.
Quand il remplit tous nos désirs,
Qu'elles sont aimables ses chaînes !
Tout alors se change en plaisir,
Jusqu'au souvenir de nos peines,

THÉODORE, à Lucie.

ENVAIN je voulus accorder
Mon devoir avec ma tendresse :
Mon devoir, contraint de céder,
Laissa triompher mon ivresse :
Tout comble aujourd'hui mon souhait,
Puisque j'ai l'aveu de mon père ;
Quand le devoir est satisfait,
La tendresse en devient plus chère.

GAUTIER, à M. de la Souche.

VIVONS pour toujours bons amis,
Soyez le mien, je suis le vôtre ;
Leur hymen nous a réunis,
Qu'il nous rende heureux l'un par l'autre :
Si l'amour s'enfuit loin de nous,
S'il va caresser la jeunesse ;
De l'amitié le feu plus doux
Peut dédommager la vieillesse.

M. DE LA SOUCHE, à Gautier.

GAUTIER, je vous jure à jamais
Une amitié tendre & parfaite ;
Vous me pardonnez mes excès...
Ah ! que mon am'g est satisfaite !
Quel jour ! Quel heureux avenir !
L'amitié remplace la haine...
Aimer, c'est un si doux plaisir !
Hâr, c'est une affreuse peine !

LUCAS.

J'AURAI défié, dans ce jour,
D'être arbitre de cette affaire ;
Entre nous, là-dessus l'amour
En fait beaucoup plus qu'un Notaire :
Par les plus durs embrassements
Il termine la procédure ;
Plus de procès ; & les dépens...
L'Hymen les paye à la Nature.

PREMIER PAYSAN, à M. de la Souche.

NOUS avions tous armés nos bras,
Votre injustice était punie ;
Nous n'en craignons plus les éclats,
Leur hymen vous réconcie :
Regretteriez-vous la Grandeur ?
Vous avez tout, santé, richesse...
Que fait un vain titre au bonheur ?
La Vertu, voilà la Nobleffe !

SECOND PAYSAN, à Gautier.

QUAND on veut d'après foi juger,
Souvent notre cœur nous abuse,
Et le motif de vous venger
Ne saurait nous servir d'excuse.
Croyez que c'est de bonne foi
Que nous blâmons notre imprudence ;
Tout Citoyen doit à la Loi
AMOUR, RESPECT, OBÉISSANCE.

LUCIE, au Public.

DEUX mots pour l'Auteur, s'il vous plaît.
Aidez sa timide entreprenante,
L'Amour des Loix fut son objet,
Que son titre le favorise !
S'il s'est trompé dans son projet,
Qu'il l'apprenne à votre silence ;
Mais combien Bravo lui plairait,
Ne le dit-il qu'à l'indulgence !

F I N.

